

# Les femmes

## de Nazaré

A deux heures et demie de Lisbonne en autocar, Nazaré, l'Estremadura, le nouveau petit port de pêche, une plage de sable fin, une lignée de petits hôtels et boutiques d'objets du pays, le quartier des pêcheurs formé de ruelles de maisons aux volets colorés, aux murs blanchis à la chaux et, là-haut sur la falaise, Sítio, la ville haute dont on aperçoit les habitations resserrées, accessible par le funiculaire qui grimpe à flanc de falaise.

Mais pourquoi les femmes sont-elles si nombreuses à porter du noir ?

On se croirait dans le film de *Zorba le Grec*. Souvenir d'Irène Papas, de sa silhouette sculpturale, de sa tête jamais découverte.

Petite ville extrême. -Les femmes et les hommes ont gardé leurs habitudes. Certaines portent des jupes à fleurs au-dessus du genou, des jupons arrondissent leurs formes, une blouse et un châle imprimés, les jambes sont à moitié couvertes par des chaussettes. Elles marchent souvent avec des chaussures en bois. Les hommes déambulent le long de la promenade ; ils discutent entre eux sur la place de la ville. Tôt le matin après la pêche, ils ont recousu les filets de leur petit bateau, bleu, rouge.

Les femmes se rencontrent partout dans la ville. A la sortie de l'autocar, elles viennent, insistantes, chercher un client pour leur chambre à louer. Sur les hauteurs de la ville, discrètes, elles vendent aux restaurants et aux touristes les poissons pêchés au petit matin. En famille, dans les petites tavernes, elles cuisent bouillabaisse et riz aux fruits de mer. Elles tiennent boutique et laissent pendre au-dehors de gros pulls de laine qui ressemblent aux tricots irlandais des îles d'Aran. Le matin, le long de la plage, elles aident le mari à faire sécher sur des claies raies, morues, sardines

que l'on pourra emporter dans un papier journal et manger telles quelles.

Mais pourquoi sont-elles si nombreuses à porter du noir ? Est-ce la couleur du pays, signe de mélancolie, d'absence. La gravité donne dignité aux gens qui la portent. *Saudade*, le cafard. *Saudade*, salutation courante à la fin des lettres, nostalgie mais aussi désir tourné vers l'avenir; *saudade*, un mot partagé par les Galiciens du Nord. Le mal portugais d'un rêve de grandeur transformé en pauvreté.

Est-ce un pays où se développe une culture du deuil, une histoire de la séparation ? A Nazaré, de nombreuses femmes attendent. La femme veuve porte le deuil de son mari pour toujours, elle porte aussi le deuil du frère durant quelques années, du parent proche un peu moins longtemps. Dans les villages du Portugal, c'est la coutume. Le noir marque la séparation, la disparition. Quand le père est parti et a traversé clandestinement les Pyrénées dans les années soixante pour chercher du travail en France, la mère et les enfants ont porté le deuil jusqu'à ce qu'il donne des nouvelles. Au bout de quelques années, le père est venu passer les premières vacances dans le pays. La mère et les enfants ont repris le deuil à son départ. Les enfants se souviennent de n'avoir vu leur mère qu'en noir. Quand le père est rentré, les enfants se sont expatriés. La mère est toujours restée. Les enfants de la deuxième génération d'émigrés se marient avec des jeunes Portugais de parents eux aussi émigrés. Parfois le mariage a lieu à Nazaré. Alors la parenté de France, d'Espagne, se déplace. Puis ils repartent, laissant derrière eux une partie de la famille.

Leur histoire est ainsi, plutôt subie que choisie, faite d'écarts, de travail, de *saudade*.

ANNY BLOCH  
Laboratoire de sociologie  
de la culture européenne

[Retour page d'accueil](#)